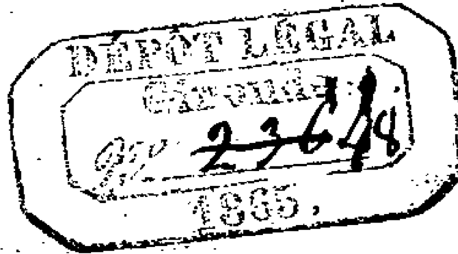
Deuxième année — N° 8 — Dimanche 26 mars 1865



LE SAUVEUR DES PEUPLES



PROPAGATEUR DE L'UNITÉ FRATERNELLE
PAR LE SPIRITISME
JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

Bureaux à Bordeaux, cours d'Aquitaine, 57

Dépôts : à Bordeaux, chez MM. FÉRET et BARBET, libraires; à Paris, chez LEDOYEN, libraire, 31, Galerie d'Orléans, Palais-Royal.

DIRECTEUR-GÉRANT : A. LEFRAISE

ABONNEMENTS

Bordeaux (ville).—Un an.... 6 fr.
Départements et Algérie.... 7 fr.
Etranger continental........ 10 fr.
Amérique, pays d'outre-mer. 14 fr.
Bordeaux (ville).—Six mois. 3 fr. 50
Départements et Algérie.... 4 fr.

Les abonnements partent du 1er de chaque mois.

Ils se paient d'avance dans les bureaux ou en mandats sur la poste au nom du directeur-gérant.

Un numéro séparé, 15 c.; par la poste, 20 c.

AVIS

Les lettres ou envois quelconques non affranchis seront refusés.

Les communications ou articles de fond envoyés par des collaborateurs bienveillants, seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Il sera rendu compte des ouvrages pour ou contre le Spiritisme, lorsque deux exemplaires nous auront été remis.

FRATERNITÉ UNIVERSELLE

CHARITÉ — Que tous ne soient qu'un. (Jean, XVII, v. 21.) — VÉRITÉ

LE SPIRITISME

Enseigné et combattu à la fois par la théologie romaine.

(7me article.)

Hermann Janssens, le théologien, continue :

« 3° Il plaît à Dieu, dans son infinie bonté, de manifester sa sollicitude pour le genre humain en général, ou pour quelques hommes en particulier; n'y a-t-il donc pas là raison suffisante pour l'apparition d'un ange? Dieu veut, par l'intermédiaire des anges, instruire ou consoler les hommes, n'est-ce pas là une fin suffisante? »

C'est ce que les Esprits nous disent sans cesse dans leurs communications; cet enseignement du théologien, vrai en 1833, se trouve en contradiction flagrante avec la théologie d'aujourd'hui, puisque Dieu n'a le pouvoir, selon celle-ci, que de déchaîner Satan et de lui permettre de prendre toutes les formes pour mieux nous tromper. A cette époque, encore récente, le clergé accordait à Dieu le pouvoir de permettre aux bons Esprits de se communiquer aux hommes, tandis qu'aujourd'hui, à vingt ans d'intervalle, l'Eglise renouvelle la défense faite par le Roi à propos des faits qui se passaient chez les Ursulines de Loudun :

De par le Roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

La seule différence est qu'autrefois c'était le Roi qui posait son *veto*, tandis qu'aujourd'hui c'est l'Eglise.

« Quand l'ange apparut à Zacharie et à Marie pour leur annoncer la joyeuse nouvelle de la délivrance prochaine du genre humain, dira-t-on que l'objet d'un tel message n'était pas une raison suffisante? Mais si Dieu ne permettait pas que nous puissions connaître et discerner cette raison et cette fin suffisante, et que cependant il fût bien constant qu'il a réellement envoyé un de ses anges, oserait-on pour cela nier que l'ange fût apparu? Qui donc oserait interroger Dieu et lui dire : Pourquoi avez-vous fait cela? « Qui est entré dans le secret de ses conseils? » (*Rom.*, XI, v. 34.) Non, l'Etre infiniment sage, infiniment parfait, n'agit pas pour contenter la curiosité de l'homme; donc, s'il est prouvé qu'un ange s'est réellement montré aux regards d'un homme, on ne doit pas douter que cette action miraculeuse n'ait eu une fin digne de Dieu. »

Cet argument victorieux opposé alors à la philosophie par la théologie, se retourne aujourd'hui avec toute sa force contre la théologie elle-même.

« 4° Le principe de la philosophie de Kant, c'est qu'il n'y a de réel et de vrai *objectivement* que ce qui tombe sous les sens. »

C'est encore l'objection formulée par la science et la philosophie contre les phénomènes spirites. Le théologien y répond en ces termes, et nous sommes encore d'accord avec lui sur ce point :

« Sans entrer ici dans l'examen de ce principe, il suffit de dire, par rapport à la question présente, que ceux à qui les Esprits apparaissent sentent l'action de ces Esprits sur leurs organes, donc, ils peuvent se rendre compte de cette action, puisqu'elle tombe sous leurs sens. Quant à ceux qui ne sont pas témoins de ces apparitions, ils ne sont pas tenus d'y croire, à moins qu'elles ne leur soient attestées avec toute l'autorité requise; or, à cet égard, ils ont sur quoi baser leur croyance, lorsque ces apparitions se trouvent rapportées dans les livres sacrés, dont la critique philosophique la plus rigoureuse a démontré la véracité; donc, tout homme qui croit aux apparitions clairement attestées par l'Ecriture sainte, est sûr qu'il ne s'en rapporte pas à une autorité sujette à l'erreur. »

Pour faire ressortir la conformité de cet enseignement avec ceux du Spiritisme sur ce sujet, il suffit d'en faire le rapprochement. *Livre des Médiums*, 2e édition, sous le titre : *Médiums sensitifs ou impressibles*, on lit :

« § 164. On désigne ainsi les personnes susceptibles de ressentir la présence des Esprits par une vague impression, une sorte de frôlement sur tous les membres dont elles ne peuvent se rendre compte. Cette variété n'a pas de caractère bien tranché; tous les médiums sont nécessairement impressibles; l'impressionnabilité est ainsi plutôt une qualité générale que spéciale; c'est la faculté rudimentaire indispensable au développement de toutes les autres; elle diffère de l'impressionnabilité purement physique et nerveuse, avec laquelle il ne faut pas la confondre; car il y a des personnes qui n'ont pas les nerfs délicats, et qui ressentent plus ou moins l'effet de la présence des Esprits, tandis que d'autres, très irritables, ne les ressentent pas du tout.

« Cette faculté se développe par l'habitude, et peut

FEUILLETON

HISTOIRE MILITAIRE

D'EUGÈNE DE BEAUHARNAIS

vice-roi d'Italie

DICTÉE A Mlle ERMANCE DUFAUX, PAR UN ESPRIT REPENTANT

VI (*suite*).

Il se présenta aux avant-postes sous l'apparence d'un parlementaire et demanda le vice-roi; le général Hiller l'accompagnait. Eugène, se rendant à son invitation, vint le trouver sur la grande route. Taxis lui remit une lettre du roi son beau-père, dans laquelle celui-ci le sollicitait d'abandonner la cause perdue de l'empereur Napoléon, lui offrant, au nom des empereurs et rois, la couronne d'Italie pour prix de son honneur. L'envoyé et le général autrichien tentèrent aussi de faire valoir toutes les raisons qui pèsent d'ordinaire dans la conduite des hommes; mais son refus, fermement exprimé, leur ferma la bouche et ils se retirèrent, pénétrés tous deux de la plus profonde estime pour le noble caractère du prince qu'ils n'avaient pu séduire.

Le prince Eugène s'empressa d'avertir Napoléon; il le fit en ces termes :

« SIRE,

« J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Majesté qu'il s'est présenté, ce soir, un major autrichien ayant des lettres à mon adresse, qu'il demandait à ne remettre qu'à moi. J'étais alors à cheval, visitant les postes de la Valpentana. Je me suis porté sur la grande route, et j'ai vu avec surprise que ce major autrichien n'était autre que le prince Auguste Taxis, aide-de-camp du roi de Bavière. Il me remit une lettre de mon beau-père, purement d'amitié, dans laquelle il me priait d'entendre la personne qu'il m'envoyait.

« Je me suis promené environ une heure à hauteur de notre grand'garde, et s'il m'est difficile de rendre à Votre Majesté toute notre conversation, je vais tâcher de lui en faire connaître la substance : 1° assurance d'estime et d'amitié du roi de Bavière; 2° assurance que les alliés consentiraient à tout arrangement que je pourrais faire avec le roi pour assurer à ma famille un sort avantageux en Italie; 3° prière du roi de ne considérer dans cette démarche que le vif désir de voir, dans ces circonstances, le sort de sa fille et de ses enfants assuré; 4° enfin, la proposition de me faire déclarer roi du pays, qui serait convenue.

« Si Votre Majesté connaît bien mon cœur, elle peut d'avance savoir tout ce que j'ai répondu. Les phrases du moment étaient, certes, plus énergiques que tout ce que je pourrais actuellement répéter. Il ne m'a pas fallu grandes réflexions pour faire assurer au roi de Bavière que son gendre était trop honnête homme pour commettre une lâcheté; que je tiendrais jusqu'à mon dernier soupir le serment que j'avais fait, et que je répétais de vous servir fidèlement; que le sort de ma famille est et serait toujours entre vos mains, et qu'enfin, si le malheur pesait jamais sur

acquérir une telle subtilité, que celui qui en est doué reconnaît à l'impression qu'il ressent, non-seulement la nature bonne ou mauvaise de l'Esprit qui est à ses côtés, mais même son individualité, comme l'aveugle reconnaît à un certain je ne sais quoi l'approche de telle ou telle personne; il devient, par rapport aux Esprits, une véritable sensitive. Un bon Esprit fait toujours une impression douce et agréable; celle d'un mauvais Esprit, au contraire, est pénible, anxieuse et désagréable; il y a comme un flair d'impureté. »

Pour ce qui est des apparitions, on trouvera encore une parfaite identité d'enseignement aux §§ 101 et suivants et 167 du même livre. Nous nous bornerons à rapporter les réponses faites à ce sujet par les Esprits eux-mêmes :

« § 100. — I. Les Esprits peuvent-ils se rendre visibles?

« Oui, surtout pendant le sommeil; cependant certaines personnes les voient aussi pendant la veille, mais c'est plus rare.

« VI. Quel peut être le but des Esprits qui viennent avec une bonne intention?

« Consoler les personnes qui les regrettent; prouver qu'ils existent et sont près de vous; donner des conseils, et quelquefois réclamer assistance pour eux-mêmes.

« VII. Quel inconvénient y aurait-il à ce que la possibilité de voir les Esprits fût permanente et générale? Ne serait-ce pas un moyen de lever les doutes des plus incrédules?

« L'homme étant constamment environné d'Esprits, leur vue incessante le troublerait, le gênerait dans ses actions, et lui ôterait son initiative dans la plupart des cas, tandis que, se croyant seul, il agit plus librement. Quant aux incrédules, ils ont assez de moyens de se convaincre s'ils veulent en profiter, et s'ils ne sont pas aveuglés par l'orgueil. Vous savez bien qu'il y a des personnes qui ont vu et qui ne croient pas davantage pour cela, puisqu'elles disent que ce sont des illusions. Ne vous inquiétez pas de ces gens-là, Dieu s'en charge. »

On ne peut pas dire que le Spiritisme ne soit pas d'accord avec la théologie enseignée il y a vingt ans Et si celle-ci a varié depuis, sur ce sujet, pour des raisons faciles à comprendre, que devient *l'infaillibilité* de l'autorité qui prescrit ces enseignements?

A. Lefraise.

(A continuer.)

« En l'année 1559, le 17 novembre au matin, un cavalier enveloppé d'un grand manteau descendait de la porte d'une petite maison d'Oleggio et recevait dans ses bras une femme à demi évanouie de joie et de bonheur. Elle sourit en voyant le regard interrogateur de son amant.

Le cavalier, c'était Emmanuel-Philibert. La femme, c'était Leona. Quoique cinq mois à peine se fussent écoulés depuis qu'Emmanuel-Philibert avait quitté Leona à Écouen, il s'était fait dans celle-ci un immense changement.

Ce changement était celui qui s'opérerait dans une fleur qui, habituée à l'air et au soleil, serait transportée tout-à-coup à l'ombre; celui qui s'opérerait dans un oiseau libre musicien des airs, que tout-à-coup on enfermerait dans une cage. La fleur perdrait ses couleurs, l'oiseau son chant.

Les joues de Leona avaient pâli. Son œil était devenu triste, sa voix grave. Le premier moment donné au bonheur de se revoir, les premières paroles échangées avec les folles prodigalités de la joie, Emmanuel regarda la jeune femme avec inquiétude. La main de la douleur s'était posée sur ce visage et y avait laissé sa fatale empreinte.

— Je vois bien ce que tu cherches, mon bien-aimé Emmanuel, dit Leona. Tu cherches le page du duc de Savoie, le joyeux compagnon de Nice et d'Hesdin, tu cherches le pauvre Leone.

Emmanuel poussa un soupir.

— Celui-là, continua-t-elle avec un sourire d'une profonde mélancolie, il est mort, et tu ne le reverras plus ; mais il reste sa sœur Leona, à laquelle il a légué l'amour et le dévouement qu'il avait pour toi. — Oh ! que m'importe ! s'écria Emmanuel. C'est Leona que j'aime ! c'est Leona que j'aimerai toujours ! — Aime-la bien vite et bien tendrement alors, dit la jeune femme avec un accent de profonde mélancolie. — Et pourquoi cela? demanda Emmanuel. — Mon père est mort jeune, reprit celle-ci; ma mère est morte jeune; et moi, dans un an, j'aurai atteint l'âge de ma mère.

Emmanuel la pressa en frissonnant contre son cœur; puis, d'une voix altérée :

— Mais que dis-tu donc là, Leona? demanda-t-il.— Rien de bien effrayant, mon ami, maintenant que je suis sûre que Dieu permet aux morts de veiller sur les vivants. — Je ne te comprends pas, Leona, dit Emmanuel, qui commençait à s'inquiéter de la profonde rêverie empreinte dans le regard de la jeune femme. — Combien as-tu d'heures à me donner, mon bien-aimé? demanda Leona. — Oh! tout le jour et toute la nuit. N'est-il pas convenu qu'une fois par an, pendant vingt-quatre heures, tu m'appartiens? — Oui. Eh bien! à demain ce que j'ai à te dire. D'ici là, mon bien-aimé, revivons dans le passé.

Puis, avec un soupir :

— Hélas! ajouta-t-elle, le passé est mon avenir, à moi. Et elle fit signe à Emmanuel de la suivre.

A peine établie au village d'Oleggio, dans cette maison qu'elle avait achetée et qu'elle avait érigée plutôt en tabernacle que meublée en maison, elle était encore inconnue de tout le monde. Emmanuel-Philibert, qui n'était pas revenu en Piémont depuis son enfance, y était encore plus inconnu qu'elle.

Les paysans regardèrent donc passer ce beau jeune homme de trente ans à peine et cette belle jeune femme qui en paraissait vingt-cinq à peine, sans se douter qu'ils voyaient passer ensemble et le prince qui tenait le bonheur du pays dans ses mains, et celle qui tenait dans ses mains le cœur du prince. Où allaient-ils? C'était Leona qui conduisait Emmanuel. De temps en temps Leona s'arrêtait, s'approchait d'un groupe :

— Écoute, disait-elle à Emmanuel.

Puis elle demandait aux paysans :

— De quoi parlez-vous, mes amis?

Et ceux-ci répondaient :

— De quoi voulez-vous que nous parlions, ma belle dame, si ce n'est du retour de notre prince dans ses États?

Alors Emmanuel se mêlait à la conversation.

— Que pensez-vous de lui? demanda-t-il. — Que voulez-vous que nous en pensions? disaient les paysans, nous ne le connaissons pas. — Vous le connaissez de renommée, disait Leona. — Oui, comme un brave capitaine; mais que nous importent les braves capitaines, à nous! Ce sont les braves capitaines qui, pour soutenir leur réputation, se font la guerre. Et la guerre, c'est la stérilité de nos champs, la dépopulation de nos villages, le deuil de nos filles et de nos femmes.

Et Leona regardait Emmanuel d'un œil plein de prières.

— Tu entends? murmurait-elle. — Ainsi, ce que vous désirez que vous ramène votre prince, braves gens? demandait Emmanuel... — C'est l'absence de l'étranger, c'est la paix, c'est la justice. — Au nom du duc, disait alors Leona, je vous promets tout cela, car le duc Emmanuel-Philibert est non-seulement, comme vous le disiez, un grand capitaine, mais un grand cœur. — Alors criaient les paysans : Vive notre jeune duc Emmanuel-Philibert!

Et le prince serrait Leona contre sa poitrine, car, pareil à une autre Égérie, elle faisait connaître à cet autre Numa les véritables désirs du peuple.

— Oh ! lui disait-il, ma bien-aimée Leona, que ne puis-je ainsi avec toi faire le tour de mes États.

Et Leona souriait tristement.

---

nos têtes, j'estimais tellement le roi de Bavière que j'étais sûr d'avance qu'il préférerait retrouver son gendre particulier, mais honnête homme, que roi et traître; qu'enfin, la vice-reine partageait entièrement mes sentiments à cet égard. »

En terminant, il sollicita l'autorisation de conclure une armistice de deux mois; l'empereur la lui accorda; mais les Autrichiens posèrent des conditions qu'il ne put accepter. Voici la lettre qu'il écrivit à ce sujet à la vice-reine sa femme :

« Il parait, ma bonne Auguste, qu'il sera impossible de s'entendre avec l'ennemi pour une suspension d'armes. Ah! les vilaines gens! Le croirais-tu? Ils ne consentent à traiter que sur la même question que m'avait déjà faite le prince Auguste Taxis; aussi, a-t-on de suite rompu le discours. Dans quel temps vivons-nous! et comme on dégrade l'éclat du trône en exigeant, pour y monter, lâcheté, ingratitude et trahison! Va, je ne serai jamais roi. Adieu, ma bonne Auguste, je t'embrasse tendrement ainsi que mes bons petits choux. Crois-moi, pour la vie, ton fidèle époux,

« Eugène Napoléon. »

La princesse était digne d'apprécier la grande âme de celui dont elle portait le nom; ces mots, qu'elle envoya à l'impératrice Joséphine, sa belle-mère, n'ont pu être tracés que par la plume d'une noble femme :

« Ma bonne mère,

« Rien de ce qui est bon, noble et grand ne peut vous étonner de la part de notre excellent Eugène; mais, depuis hier je suis, malgré cela, encore plus heureuse et fière d'être la femme d'un tel homme, et, pour vous faire partager ma joie, je me hâte de vous envoyer la copie de la lettre qu'il m'a écrite, après avoir refusé une couronne qu'on lui offrait s'il consentait à être un ingrat, un lâche, enfin à trahir l'Empereur... Ah! si tout le monde servait l'Empereur avec l'attachement et le dévouement désintéressé de mon mari, tout irait encore bien. Je suis bien plus souffrante dans cette grossesse que dans les autres, ce qui provient des angoisses continuelles que j'éprouve pour mon Eugène, car il est toujours là où il y a du danger. Le courrier va partir, je n'ai que le temps de vous baiser les mains, ma chère mère, et de vous prier d'aimer toujours votre respectueuse et dévouée fille,

« Auguste-Amélie. »

C'est surtout dans la vie intime que l'on peut juger les hommes de l'histoire; ils s'y reposent souvent du rôle qu'ils jouent sur la scène du monde et y soulèvent parfois un coin du masque qui cache leurs véritables traits. Aussi, je joins aux lettres que je viens de citer celle qu'Eugène adressa à sa sœur Hortense, reine de Hollande :

« Ma bonne soeur,

« Depuis huit jours j'ai le projet de t'écrire, et chaque jour une nouvelle occupation vient me déranger. J'avais pourtant besoin de te mander ce qui m'est arrivé la semaine dernière.

— Je serai toujours avec toi, murmurait-elle.

Puis, si bas, qu'elle seule et Dieu pouvaient l'entendre :

— Et bien plus encore, ajoutait-elle, plus tard que maintenant.

Ils sortirent du village.

— J'aurais voulu, mon bien-aimé, dit Leona, te conduire où nous allons par un chemin tout de fleurs ; mais, tu le vois, le ciel et la terre rappellent à eux deux l'anniversaire que nous fêtons aujourd'hui : la terre est triste et dépouillée, elle représente la mort ; le soleil est brillant et doux, il représente la vie : la mort qui n'est que passagère comme l'hiver, la vie qui est éternelle comme le soleil. Reconnais-tu la place, mon bien-aimé, où tout ensemble tu as trouvé la mort et la vie ?

Emmanuel-Philibert regarda autour de lui et jeta un cri : il reconnaissait l'endroit où il avait, vingt-cinq ans auparavant, trouvé près d'un ruisseau une femme morte et un enfant presque mort.

— Oui, dit Leona en souriant, c'est bien ici.

Emmanuel prit son poignard, coupa une branche de saule et la planta juste à l'endroit où était couchée la mère de Leona.

— Là, dit-il, s'élèvera une chapelle à la Vierge des miséricordes... — Et à la Mère des douleurs, ajouta Leona.

Leona se mit à cueillir au bord du ruisseau quelques tardives fleurs d'automne, tandis qu'Emmanuel-Philibert, grave et rêveur, appuyé au saule dont il avait coupé une branche, voyait repasser devant lui sa vie tout entière.

— Oh ! dit-il tout-à-coup en attirant Leona à lui et en la pressant contre sa poitrine, c'est toi qui as été l'ange visible, qui as traversé les âpres chemins que j'ai suivis, et m'as conduit pendant vingt-cinq ans de ce point d'où je suis parti à ce point où je reviens. — Et moi, reprit Leona, je te jure ici, ô mon bien-aimé duc, de continuer dans le monde des Esprits la mission que j'avais reçue de Dieu dans le monde des hommes.

Emmanuel regarda la jeune femme avec cette inquiétude qu'il avait déjà exprimée en la voyant.

Leona, la main étendue, aussi pâlement éclairée par ce mourant soleil d'automne, semblait déjà bien plus une ombre qu'une créature vivante. Emmanuel baissa la tête et poussa un soupir.

— Ah ! tu commences enfin à me comprendre, dit Leona ; ne pouvant plus être à toi, n'ayant plus la force de demeurer en ce monde, je ne pouvais plus être qu'à Dieu.

— Leona, Leona ! s'écria Emmanuel, ce n'est pas cela que tu m'avais promis à Bruxelles et à Écouen.

— Oh ! je te tiens plus que je ne t'ai promis, mon bien-aimé duc, je t'avais promis de te revoir et d'être à toi une fois par an, et voilà que je trouve que ce n'est plus assez, et qu'à force de prières j'ai obtenu de Dieu de mourir bien vite afin de ne plus te quitter du tout.

Emmanuel frissonna comme si, au lieu de ces paroles qui venaient frapper son oreille, c'eût été l'aile de la mort elle-même qui eût effleuré son cœur.

— Mourir, mourir, dit-il ; mais sais-tu donc ce qu'il y a de l'autre côté de la vie ? es-tu descendue, comme Dante Alighieri de Florence, dans ce grand mystère de la tombe, pour parler ainsi de mourir ?

Leona sourit.

— Je ne suis pas descendue dans la tombe comme Dante Alighieri de Florence, dit-elle ; mais un ange en est sorti, qui a conversé avec moi des choses de la mort et de la vie. — Mon Dieu ! Leona, s'écria Emmanuel en regardant la jeune femme d'un œil où se peignait un commencement d'effroi, es-tu bien sûre d'avoir toute ta raison ?

Leona sourit ; on sentait en elle la douce et profonde sécurité de la conviction.

— J'ai revu ma mère, dit-elle.

Emmanuel éloigna Leona de lui, mais sans la quitter des mains, et la regardant d'un œil de plus en plus étonné :

— Ta mère ? s'écria-t-il. — Oui, ma mère, dit Leona avec une tranquillité qui fit passer un frisson dans les veines de son amant. — Et quand cela ? demanda Emmanuel. — Pendant la nuit dernière. — Et où l'as-tu revue ? demanda Emmanuel ; à quelle heure l'as tu revue ? — A minuit, près de mon lit. — Tu l'as vue ? insista le prince. — Oui, répondit Leona. — Elle t'a parlé ? — Elle m'a parlé.

Le prince essuya d'une main la sueur qui perlait sur son front, et de l'autre serra Leona contre son cœur, comme pour s'assurer que c'était bien un être vivant et non un fantôme qu'il avait devant les yeux.

— Oh ! répète-moi cela, ma chère enfant, reprit-il ; dis-moi ce que tu as vu, dis-moi ce qui s'est passé.— D'abord, continua Leona, depuis que je t'ai quitté, mon bien-aimé Emmanuel, chaque nuit j'ai rêvé des deux seules personnes que j'aie aimées au monde, de toi et de ma mère. — Leona ! dit le prince en appuyant ses lèvres au front de Leona. — Mon frère, répondit celle-ci, comme pour donner au baiser qu'elle venait de recevoir toute la chasteté d'une étreinte fraternelle.

Celui-ci hésita un instant. Puis d'une voix étouffée :

— Eh bien ! oui, ma sœur, dit-il. — Merci, dit Leona avec un divin sourire ; oh ! maintenant je suis bien sûre de ne jamais plus te quitter.

Et d'elle-même, une seconde fois, elle donna son front à baiser au prince qui, cette fois, ne fit plus qu'y appuyer le sien.

— Je te disais donc, cher bien-aimé, que chaque nuit, depuis le jour d'Écouen, j'avais rêvé de toi et de ma mère ; mais tout cela n'était qu'un rêve, et la nuit dernière seulement j'eus la vision. — Voyons, parle, j'écoute. — Je dormais ; je fus éveillée par une impression glacée ; je rouvris les yeux. Je vis une femme vêtue de blanc et voilée, et je reconnus ma mère. — Leona ! Leona ! es-tu donc bien sûre de ce que tu dis ? demanda le duc.

Leona sourit.

— J'étendis les deux bras comme pour l'embrasser, reprit-elle ; mais elle fit un signe, et mes bras retombèrent inertes à mes côtés.

— J'étais enchaînée sur mon lit : on eût dit que mes yeux seuls vivaient ; mes yeux étaient fixés sur le fantôme, et ma bouche murmurait :

— Ma mère !

Emmanuel fit un mouvement.

— Oh ! je n'avais pas peur, dit Leona, j'étais heureuse. — Et tu dis, Leona, que le fantôme t'a parlé ? — Ma fille, m'a-t-il dit, ce n'est pas la première fois que Dieu permet que je te revoie depuis ma mort, et souvent, dans ton sommeil, tu as dû me sentir près de toi, car souvent je suis venue, me glissant entre tes rideaux comme je suis là, pour te regarder ; mais c'est la première fois que Dieu permet que je te parle. — Parlez, ma mère, lui répondis-je, j'écoute. — Ma fille, continua le fantôme, en faveur de la croix blanche de Savoie, à laquelle tu as sacrifié ton amour, non-seulement Dieu te pardonne, mais encore il permet qu'à chaque grand danger qui menacera le duc tu lui en donnes avis.

Le duc regarda Leona avec doute.

— Demain, continua Leona, quand le duc viendra te voir, tu lui diras de quelle sainte mission le Seigneur te charge ; puis, comme il doutera, car le fantôme avait prévu que tu douterais, mon bien-aimé duc..... — En effet, Leona, reprit Emmanuel, ce que tu me dis là est assez extraordinaire pour qu'il soit permis de douter. — Puis, comme il doutera, reprit le fantôme, tu lui diras qu'à l'heure même où un oiseau viendra se poser sur la branche de saule qu'il aura coupée et chantera, c'est-à-dire le 17 novembre, à trois heures de l'après-midi, Scianca-Ferro arrivera à Verceil, porteur d'une lettre de la duchesse Marguerite ; alors il sera bien forcé de croire.

Puis le fantôme baissa son voile en murmurant :

— Adieu, ma fille, tu me reverras quand il sera temps.

Et il s'évanouit.

« Un parlementaire autrichien demande avec instance à nos avant-postes de pouvoir me remettre lui-même des papiers très importants. J'étais justement à cheval ; je m'y rends et je trouve un aide-de-camp du roi de Bavière, qui avait été sous mes ordres la campagne dernière. Il était chargé, de la part du roi, de me faire les plus belles propositions pour moi et pour ma famille, et assurait d'avance que les souverains coalisés approuvaient que je m'entendisse avec le roi pour m'assurer la couronne d'Italie ; il y avait aussi un grand assaisonnement de protestations d'estime, etc. Tout cela est bien séduisant pour tout autre que pour moi. J'ai répondu à toutes ces propositions comme je le devais, et le jeune envoyé est parti rempli, m'a-t-il dit, d'admiration pour mon caractère. J'ai cru devoir rendre compte de tout à l'Empereur, en omettant toutefois les compliments qui ne s'adressaient qu'à moi.

« J'aime à penser, ma bonne sœur, que tu aurais approuvé toute ma conversation si tu avais pu l'entendre. Ce qui pour moi est la plus belle récompense, c'est de voir que si ceux que je sers ne peuvent me refuser leur confiance et leur estime, ma conduite a pu gagner celle de mes ennemis.

« Adieu, ma bonne sœur, ton frère sera dans tous les temps digne de toi et de sa famille, et je ne saurais te dire combien je suis heureux des sentiments de ma femme en cette circonstance. Elle a tout-à-fait suspendu ses relations directes avec sa famille depuis la déclaration de la Bavière contre la France, et elle s'est réellement conduite divinement pour l'Empereur.

« Adieu, je t'embrasse ainsi que tes enfants, et suis pour toujours ton frère et meilleur ami,

« Eugène. »

« Ne montre cette lettre qu'à Lavalette, car je désire éviter qu'on fasse des bavardages à mon sujet. »

Tel est le fait historique que Marmont veut dénaturer, lorsqu'il parle de négociations que le prince aurait suivies avec les coalisés ; non content de cela, il donne à entendre qu'Eugène aurait fait de coupables avances. Je ne crois pas devoir m'arrêter plus longtemps sur ce point ; les faits parlent assez haut, je me tais devant eux. D'ailleurs, la postérité avait déjà commencé pour le prince, et l'opinion publique, dédaignant les faibles tentatives de quelques ennemis secrets, s'était plue à faire d'Eugène le type glorieux de la fidélité. Des trahisons, aussi flagrantes que celles dont on l'accuse, eussent fait crouler le piédestal que lui forme chaque action de sa vie, n'eussent-elles reposé que sur de simples indices.

Depuis le 13 octobre, le château de Trieste était assiégé. La garnison se défendit vigoureusement et soutint plusieurs assauts ; elle se rendit à discrétion le 31.

(A continuer).

— Voilà, mon bien-aimé duc, ce que j'avais à te dire.

A peine Leona avait-elle cessé de parler, qu'un oiseau inconnu, qui semblait s'abattre du ciel, se posa sur la branche de saule coupée par le duc et plantée en terre, et se mit à chanter mélodieusement. Leona sourit.

— Tu vois, mon duc, dit-elle; en ce moment Scianca-Ferro entre à Verceil, où tu le verras demain. — En vérité, dit Emmanuel, si ce que tu me dis est vrai, Leona, il y aura miracle. — Et alors me croiras-tu? — Oui. — Feras-tu dans l'occasion ce que je te dirai? — Ce serait un sacrilége de ne pas t'obéir, Leona, car tu viendrais de la part de Dieu. — Voilà tout ce que j'avais à te dire, mon ami; rentrons, dit Leona. — Pauvre enfant, murmura le duc, il n'est pas étonnant que tu sois si pâle, ayant reçu le baiser d'une morte.

Le lendemain, en rentrant au château de Verceil, Emmanuel-Philibert trouva Scianca-Ferro qui l'attendait. Il était entré la veille dans la grande cour au moment où trois heures sonnaient. Il apportait une lettre de la duchesse.

(La suite au prochain numéro.)

(Extrait du *Page du Duc de Savoie*, par Al. Dumas.)

COMMUNICATIONS SPIRITES

Nous avons publié, dans notre nº 6, trois pièces de poésie, de genres divers, écrites le même jour, sous l'influence d'Esprits différents, sans aucun doute, par Mme J. L...., médium inconscient et complétement illettré.

Aujourd'hui, nous soumettons à l'appréciation du lecteur trois autres poésies produites aussi le même jour, dans les mêmes conditions que les précédentes, mais qui sont attribuées par le médium au même Esprit, qui est celui d'un curé qu'elle a connu lorsqu'il vivait; cet Esprit, qui lui est familier, se manifeste visiblement à elle et lui fait souvent des apports d'objets d'art, de médailles, etc, etc.

Le genre de ces poésies est en harmonie parfaite avec le caractère de l'Esprit qui les a dictées, lequel était du reste un homme dont la charité et la dignité étaient justement appréciées par le médium.

MAGNIFICAT

Livrée aux doux transports d'une vive allégresse,
Mon âme bénit le Seigneur;
Mon cœur s'épanouit; mon esprit dans l'ivresse
Tressaille au saint nom du Sauveur.

Il abaisse, du haut de son trône sublime,
Ses yeux sur mon humilité;
Aussi les nations, d'une voix unanime,
Chanteront ma félicité.

Celui qui seul est grand, qui seul a la puissance,
Accomplit par moi ses desseins,
Pour l'honneur de son nom, pour notre délivrance,
Et pour le salut des humains.

Sur ses adorateurs, sa main, de race en race,
S'ouvre sans jamais se fermer
Et bénit les cœurs purs, dociles à sa grâce,
Qui savent le craindre et l'aimer.

Il confond les méchants; son bras puissant disperse
Les ligues de ses fiers rivaux,
Et de leurs chefs hautains qu'il foudroie et renverse
Il dissipe les vains complots.

Il frappe les tyrans, met leur trône en poussière;
Mais du faible, invisible appui,
Il élève les bons dont la simple prière
Aime à s'abaisser devant lui.

Il enrichit le pauvre, et de l'humble indigence
Lui-même il apaise la faim;
Il appauvrit le riche enflé d'une opulence
Qui sans cesse échappe à sa main.

De son peuple chéri la prière fervente
A touché son cœur paternel;
Il choisit son obscure et timide servante,
Et par elle il sauve Israël.

Ainsi de tant de biens et de tant de miracles
Nos yeux ont vu s'ouvrir le cours;
Abraham et ses fils, instruits par nos oracles,
De loin saluent ces beaux jours.

31 Décembre 1864.

ANGELUS

A genoux! A genoux! La cloche du village
Balance dans les airs ses tintements pieux.
Avec la cloche sainte, adressons nos hommages
A la Reine des Cieux.

Saluons à l'envi l'Étoile magnifique,
Le Lys de nos vallons éclatant de blancheur,
Cette Rose du ciel, cette Vierge mystique
Qui porta le Sauveur.

Ah! quand l'ombre du soir monte sur la colline;
Quand s'éteignent au loin les feux mourants du jour,
J'aime le tintement de la cloche divine
Qui me parle d'amour.

Sur mes lèvres je sens ruisseler la prière;
Ta voix, écho céleste, a pour moi la douceur
D'une vierge exhalant, à l'autel solitaire,
Les accents de son cœur.

31 Décembre 1864.

NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS

Alors qu'elle venait, cette joyeuse mère,
Offrir son fils naissant aux autels du Seigneur,
Siméon, lui montrant l'avenir du Calvaire,
Par un sombre présage épouvante son cœur.

Alors qu'à Solymée, un maître sanguinaire
Brandit un glaive affreux sur le divin berceau,
Marie, avec effroi, fuit sur une autre terre,
Et l'exil le dérobe aux coups de son bourreau.

De son fils bien-aimé la si douce présence
Tout-à-coup est ravie à ses embrassements.
Ce fils est dans le temple, et ces trois jours d'absence
Sont au cœur maternel trois siècles de tourments.

Vers le mont Golgotha, quand l'auguste victime
Traîne ses pas baignés de sang et de sueur,
Le funèbre gibet, dont le fardeau l'opprime,
De l'âme de Marie est aussi l'oppresseur.

Puis, quand les instruments des plus vives tortures
Transpercent de son fils et les pieds et les bras,
Chacun d'eux à son cœur fait d'atroces blessures
Qui lui font, à leur tour, souffrir mille trépas.

Sur ses genoux tremblants cette sublime mère,
De son fils qui n'est plus contemple la pâleur;
A ses tendres regards plus cet image est chère,
Plus son lugubre aspect martyrise son cœur.

O Marie! il n'est point, dans l'humaine nature,
De mère dont les maux égalent votre deuil.
De vos nobles douleurs, pour combler la mesure,
Vous-même à votre fils préparez un cercueil!

31 Décembre 1864.

FIN

S'adressant au médium :

Que le saint ange du Seigneur soit dans votre chemin; qu'il vous conduise bien; que la paix soit avec vous tous! Ne craignez rien; bénissez Dieu et racontez ses merveilles.

Adieu.

B. V......

LA JEUNE MALADE

Médium : M. J. C. A. R.

J'ai seize ans tout au plus, bel âge sur la terre;
Age des doux pensers, des élans, des amours;
L'âge heureux, l'âge d'or, l'âge où le cœur espère
Trouver un cœur ami pour être heureux toujours.....
Mais cet être rêvé, je l'ai cherché sans cesse;
C'est en vain que plusieurs près de moi sont venus:
Un seul dans mon sommeil m'a parlé de tendresse,
De joie et de bonheur ici-bas inconnus.
Je l'ai revu souvent, je crois le voir encore;
Il est jeune, il est beau, son cœur surtout est bon.
Quand je dors, il est là; sa voix douce et sonore
Murmure doucement à mon chevet son nom:
« Je suis ton Gabriel, dit-il à mon oreille,
L'ange gardien que Dieu mit près de ton berceau;
Celui qui jour et nuit sur toi sans cesse veille,
Et que tu reverras au-delà du tombeau..... »
Au-delà du tombeau, dites-vous? Je frissonne!
Il me faut donc mourir à mes seize printemps?
« Oui, Dieu le veut ainsi. Que crains-tu, toi si bonne,
Si pieuse, si douce, ici-bas sans parents? »
J'ai peur, la mort m'effraie; et puis, que vous dirai-je?
On souffre pour mourir! J'ai bien rêvé du ciel,
Mais si ce n'est qu'un rêve, hélas! que deviendrai-je?
Répondez à Nelly, cher ange Gabriel!....
« Eh quoi! ne pourrais-tu trouver en ta mémoire,
En ton âme, en ton cœur, un faible souvenir
D'avoir vécu déjà dans un monde de gloire,
D'amour et de bonheur où tu vas revenir?
Ne te souvient-il pas, ô sœur trois fois chérie,
Que là-haut, près de toi, des amis se groupaient;
Que tes parents heureux dans l'éternelle vie,
Avec ton Gabriel, t'aimaient, te chérissaient?
Ah! ne crains pas la mort, il faut que ton corps meure;
Mais Dieu, Dieu qui t'attend, sait qu'en toi tout est pur.
Du courage, ma sœur..... voici ta dernière heure,
Et je vais t'emporter sur mes ailes d'azur..... »
Le souffle de l'enfant s'éleva dans la nue,
Soutenu par l'Esprit qui protégea sa fin.
Au seuil de l'autre monde une foule accourue
La reçut et lui dit: « viens au séjour divin! »

On lit dans la *Gironde* du 19 courant :

« Nous avons publié, il y a quelques jours, d'après un journal de Paris, le compte-rendu d'une affaire judiciaire, en tête de laquelle se trouvaient ces mots : *Spiritisme, adultère, vol, escroquerie.* Quelques-uns de nos lecteurs ont été émus de l'accouplement de ces mots et ont cru y découvrir une intention blessante contre une croyance à laquelle appartiennent un grand nombre d'hommes honorables. Nous sommes persuadés que l'auteur de l'article, pas plus que nous en le reproduisant, n'a eu une telle intention. Le mot *Spiritisme,* placé en tête de cet article, était là uniquement pour indiquer certains faits qui se rattachaient au fond de l'affaire, et sur lesquels, du reste, le tribunal s'est déclaré incompétent. »

Cette explication dont nous savons gré à notre confrère, nous prouve assez qu'il n'avait aucune intention malveillante en publiant, d'après le journal de Paris, auquel il l'a emprunté, l'article dont il parle et que nous avons relevé dans notre dernier numéro, en le reproduisant. Ce petit incident ayant profondément ému les adeptes du Spiritisme qui en ont eu connaissance, est de nature, néanmoins, à appeler l'attention du chroniqueur sur la circonspection qu'il doit apporter à ce sujet dans le choix des articles qu'il emprunte et surtout à en bien rechercher la source.

Sous ce titre : *Nouveaux Chants prosaïques,* vient de paraître un petit volume in-18, écrit par M. Ernest de Rattier de Susvalon, professeur de belles-lettres. — En vente chez l'auteur, à Bordeaux, 40, rue de la Paix.

BORDEAUX. — Imprimerie A.-R. CHAYNES, cours d'Aquitaine, 57.